

LA MAISON DE LA FANFARE

Sur la rue Claire-Fontaine, pas très loin de notre demeure, il y avait une maison blanche, carrée, percée de plusieurs fenêtres, ceinturée d'une large galerie sans garde-fous. Elle était coiffée d'un ample drapeau tricolore, un drapeau de France, comme une vieille dame à l'émouvante histoire qui sait les plus beaux refrains du monde, ceux de Normandie et de Bretagne, et nous les chante en rythmant avec sa tête... comme une vieille grand-mère (elle nous avait vus naître un par un) qui de loin surveille nos paroles et nos gestes et nous reprend avec amour.

Cette maison porteuse du drapeau, c'était la maison de la fanfare, habitée par des tambours, des clarinettes, des instruments de cuivre et des képis bleus. Muette tout le long du jour et de la nuit, elle se réveillait une fois par semaine, le jeudi soir vers sept heures... comme par magie. De grands carrés de lumière sortaient par ses larges portes, s'abattaient sur le gazon mouillé ; et des hommes, en riant, assis en cercle sur des chaises dépliantes recollaient bout à bout des flûtes claires comme des bagues et des piccolos longs comme des pipes. Les lutrins de fer se prenaient à danser dans la place, portant sur leurs épaules des feuilles tachées de notes. Cornets, trombones, barytons, alti, accordés, main dans la main, décollaient à bord d'un rêve tenu sous la baguette du chef, chantaient des airs plus beaux que des mercis, forts comme la chute et grands comme la Vallée. Des airs qui, comme les oiseaux des poteaux rouges, prenaient la rue à tire-d'aile, tournaient, tourbillonnaient, se pendaient aux toitures, même dans des bonds fous, entraient par les fenêtres des deuxième étages chez les ouvriers qui, tête levée, venaient voir pieusement.

Ah ! Ces répétitions de la fanfare de la ville chaque jeudi soir !

(Extrait de Pieds nus dans l'aube - 1962)